Caroline et la Mort

1

Ce matin-là, Caroline se réveilla très tôt, sans savoir pourquoi.

Derrière les arbres, la lumière était encore grise. Dans sa vieille chaussure, tout était silencieux. Sur le toit, la boue qu'elle avait posée à la fin de l'été tenait toujours, avec le petit rond de verre bleu au milieu.

Elle resta un moment sous sa couverture, à écouter le jardin se réveiller.

Elle pensa alors au grenier.

Elle n'y était pas retournée depuis longtemps, mais ce matin-là, elle eut très envie de voir Filou.

Elle sortit de sa chaussure.

L'herbe était froide et raide sous ses pattes, encore froide de la nuit. Le noisetier avait perdu presque toutes ses feuilles.

Caroline traversa le jardin, passa sous la barrière du potager et prit le chemin de la ferme.

C'est là qu'elle vit Hugo. Le hibou était posé sur le vieux portail, bien en évidence.



Caroline était surprise : à cette heure-là, un hibou est censé dormir !

- Hugo ? Qu'est-ce que tu fais ici ?

Il ne répondit pas tout de suite. Au lieu de cela, il descendit du portail et vint se poser dans l'herbe devant elle, pour être à sa hauteur.

Caroline sut que quelque chose n'allait pas.

Elle connaissait Hugo depuis très longtemps. Elle l'avait vu avoir peur du noir. Elle lui avait pris le bout de l'aile pour marcher dans la nuit.

Elle savait exactement quelle tête il faisait quand il n'osait pas dire quelque chose. C'était celle qu'il avait ce matin.

- Je t'attendais, dit-il enfin, en regardant ses serres d'un air gêné. Je suis là depuis un moment. Je ne voulais pas que tu montes toute seule.

Dans la poitrine de Caroline, quelque chose se mit à descendre très lentement. Comme une pierre qui tombe au fond d'un étang.

- Je ne voulais pas que tu voies Filou sans qu'on en parle avant.

Caroline ressentit alors une grande inquiétude pour son ami le chien.

- Que se passe-t-il ?

Le hibou leva enfin les yeux vers elle. Il ne chercha pas à adoucir les choses.

- Il s'est endormi et ne s'est jamais réveillé, petite souris.

Caroline le regarda sans comprendre.

- Filou est mort cette nuit, ajouta Hugo.

Caroline ne dit rien pendant de longues minutes.

Autour d'elle, le jardin continuait à se réveiller.

Ce fut la chose la plus étrange de toutes. Une mésange chanta dans le noisetier. Le vent fit rouler une feuille sur le chemin. Une porte claqua dans la maison des humains, et quelqu'un se mit à rire au loin.

Tout continuait.

- Ah, dit Caroline.

Elle ne savait pas quoi dire d'autre, tant la nouvelle la bouleversait.

Elle se remit à marcher vers la ferme. Très vite. Si vite que Hugo dut voler pour la suivre.

Le grenier était exactement comme dans son souvenir. Le bois. Les vieux cartons. La poussière et l'odeur du papier.

Caroline grimpa l'escalier, s'arrêta devant la porte, puis la poussa. Elle s'ouvrit avec son petit grincement habituel.

- Filou ?

Il était là. Couché sur le vieux tapis roulé, la tête posée sur ses pattes, exactement dans la position qu'il avait toujours.

Un immense soulagement traversa Caroline de la tête aux pattes. Elle en rit presque.

- Oh, dit-elle. Hugo s'est trompé.

Elle traversa le grenier en courant.

- Filou ! Je suis désolée, je ne suis pas venue depuis longtemps. J'ai plein de choses à te raconter. Les hirondelles sont parties, et j'ai réparé mon toit, et Elie…

Elle s'arrêta près de sa tête.

Elle attendit.

Filou remuait la queue trois fois quand elle arrivait. Toujours trois fois. C'était, chez lui, une immense fête.

Cette fois, la queue ne bougea pas.

- Filou ?

Caroline s'approcha encore et posa une patte sur son épaule, tout près de l'endroit où elle avait déjà dormi deux fois, dans la fourrure tiède.

Cette fois, la fourrure était toute froide.

C'est alors qu'elle comprit que le hibou ne s'était pas trompé. Filou était mort.

Elle s'assit dans la poussière. Une larme coula sur son museau, puis une autre, puis beaucoup d'autres.

Caroline pleura très longtemps.

Elle pleura parce que Filou était parti.

Elle pleura parce qu'elle n'était pas venue depuis le début de l'été.



3

Elle pleura parce qu'elle avait gardé pour lui, sans même s'en rendre compte, une centaine d'histoires qu'elle lui raconterait un jour, et que ce jour ne viendrait jamais plus maintenant.

Puis, elle posa une patte sur sa propre poitrine, comme au printemps. Elle voulait savoir le bruit que son coeur allait faire.

Boum, ça voulait dire Elie.
Grrr, ça voulait dire qu'elle était jalouse.
Oh, ça voulait dire que tout s'arrête un jour.

Elle attendit.
Rien.

Elle appuya plus fort.
Rien du tout.

Pour la première fois depuis le printemps, son cœur ne faisait aucun bruit.

- Ce n'est pas juste, dit-elle en reniflant. Ce n'est vraiment pas juste.

Une voix répondit derrière elle.

- Tu as raison.

Caroline se retourna.

Un grand chat blanc était assis sur le rebord de la lucarne.

Il était entièrement blanc, jusqu'au bout des moustaches. Il avait les pattes croisées devant lui, et une longue tunique noire qui descendait jusqu'au sol. Ses yeux étaient très doux et très calmes.

Elle le regarda longtemps, puis fronça les sourcils.

- Qui es-tu ?

Le chat inclina un peu la tête. Une seconde, il eut l'air presque surpris par la question.

- Je suis la Mort.

Caroline resta stupéfaite. Elle regarda le chat, puis la tunique, puis le grenier, puis de nouveau le chat.

- La Mort ?

- Oui.

Elle se leva d'un bond.

- Alors c'est toi ! C'est toi qui as pris Filou !

La Mort garda sa voix calme, et baissa les yeux vers le vieux tapis.

- Non, mais je l'ai aidé à partir.

Caroline sentit quelque chose brûler dans son ventre. Ce n'était pas de la peur. Ce n'était pas tout à fait de la colère, non plus. C'était quelque chose de beaucoup plus grand, qui n'avait pas de nom mais qui lui donnait envie de crier et de pleurer en même temps.

- Pourquoi ?

La Mort mit longtemps à répondre.

- Parce que son corps était arrivé au bout de son chemin. Il s'est arrêté de fonctionner.

- Mais il pouvait encore dormir ! dit Caroline. Il pouvait encore rêver ! Il pouvait encore m'attendre !



Le grand chat ne répondit rien du tout, et ce silence fut pire que n'importe quelle réponse.

Les larmes de Caroline revinrent, et elle se sentit encore plus malheureuse.

- Je n'avais pas fini de lui parler.

- Je sais.

- Tu ne sais rien du tout ! cria Caroline en tapant du pied dans la poussière. Tu ne le connaissais même pas !

La Mort resta assise. Elle ne se vexa pas. Elle ne haussa pas la voix.

- Tu te trompes. Je le connaissais.

Caroline s'arrêta net.

- Comment ça ?

- Je l'ai connu quand il était petit et qu'il courait beaucoup plus vite, continua la Mort en regardant le tapis. Il y avait un champ, derrière la maison. Il le traversait dans un sens, puis dans l'autre, sans aucune raison, jusqu'à ce qu'il tombe dans l'herbe. Il avait aussi une balle rouge qu'il adorait. Il a fini par la perdre.

Caroline essuya son nez avec sa patte.



- Il ne m'en a jamais parlé.

- Il avait beaucoup d'histoires. Il en gardait toujours pour la prochaine fois où tu viendrais le voir.

Un tout petit sourire passa sur le museau de Caroline, et disparut presque aussitôt.

- Alors, pourquoi tu l'as pris ?

La Mort regarda par la lucarne. Dehors, le matin commençait à devenir doré.

- Je ne l'ai pas pris. Je suis juste venue parce que c'était le moment.

- C'est pareil.

- Non. Je ne choisis pas de venir. Je suis juste là quand je dois l'être.

Caroline serra les poings.

- Fais-le revenir.

Le chat blanc baissa les oreilles.

- Je ne peux pas.

- Tu es la Mort ! cria Caroline. Tu dois bien pouvoir faire quelque chose !

La Mort resta silencieuse.

La colère de Caroline retomba d'un coup, comme une vague qui se retire et laisse le sable tout plat derrière elle.

Elle regarda ses petites pattes.

- Je ne veux pas qu'il soit mort.

La Mort descendit lentement de la lucarne. Elle était beaucoup, beaucoup plus grande que Caroline.

Elle s'approcha sans faire le moindre bruit et s'assit à quelques pas en se mettant à sa hauteur.

- Tu as le droit.

- J'ai le droit de quoi ? demanda Caroline.

- De ne pas vouloir qu'il soit mort. Et aussi d'être en colère contre moi, si ça t'aide.

Caroline renifla.

- Je suis très en colère.

- Je sais.

- Très très en colère.

- Je sais.

Elle réfléchit un instant.

- Tu n'es pas fâchée ?

- Non.

- Même si je te dis que je ne t'aime pas du tout ?

La Mort sourit un peu.

- Ce serait très étrange que tu m'aimes bien, petite souris.

Caroline baissa les yeux. Elle ne savait plus quoi dire, alors elle pleura encore.

La Mort s'assit près d'elle. Elle ne parla pas. Elle ne lui demanda pas d'arrêter. Elle ne lui dit pas que Filou avait eu une belle vie. Elle ne lui dit pas qu'il fallait être courageuse, ni qu'un jour tout cela paraîtrait moins lourd.

Elle resta simplement là, à côté d'elle. Comme font parfois les amis qui ne savent pas quoi dire.

Au bout d'un très long moment, Caroline murmura :

- Est-ce que je vais toujours être triste ?

- Non, petite souris.

Elle releva immédiatement la tête.

- Quand vais-je aller mieux ?

La Mort la regarda avec tendresse.

- Je ne sais pas.

- Demain ?

- Sûrement pas.

- Après-demain ?

- Sûrement pas non plus.

Caroline soupira.

- Tu ne sais pas grand-chose, pour quelqu'un qui est la Mort.

Le chat eut l'air de réfléchir très sérieusement à cette accusation.

- C'est vrai, dit-il enfin. Les gens s'imaginent que je sais tout. En réalité, je sais simplement quand venir.

- Est-ce que je vais oublier Filou ?

- Non.

- Tu es sûre ?

- Non.

Caroline ouvrit de grands yeux.

- Tu n'es pas sûre ?

La Mort secoua doucement la tête.

- Je ne peux pas te promettre que tu te souviendras de chaque détail. Il y a des choses que tu oublieras, et tu ne pourras pas choisir lesquelles.





- Même sa voix ?

- Peut-être.

- Son odeur ?

- Peut-être.

- La façon dont il remuait la queue trois fois ?

La Mort réfléchit longtemps.

- ça, peut-être pas.

Caroline était inquiète.

- Oublier un détail, ce n'est pas oublier quelqu'un, ajouta la Mort. Ce sont deux choses complètement différentes.

Caroline resta silencieuse un moment.

- Quelle est la différence ? demanda la petite souris.

- Je ne peux pas te l'expliquer, répondit la Mort, mais par contre, je peux te le faire comprendre.

- Comment ?

- En te montrant ce qui reste toujours.

Le grand chat tendit doucement une patte.

- Viens avec moi.

Caroline regarda cette patte. Elle était blanche et immense. Quand elle s'approcha, elle s'aperçut qu'elle était aussi chaude.

Elle hésita longtemps, puis posa sa toute petite patte dessus, et la Mort referma ses doigts autour d'elle, sans serrer.

Et, pour la première fois depuis le matin, Caroline arrêta de pleurer. Elle avait cependant encore mal. Très mal même.

La Mort l'attira contre sa tunique noire.

Caroline posa sa tête contre l'étoffe. Elle entendit le cœur du grand chat. Il battait très lentement, comme une horloge.

- Tu vas vraiment me montrer ?

- Oui.

- Ça fait peur ?

- Un peu.

Caroline se serra un peu plus fort contre elle.

- Alors reste avec moi.



Le chat blanc passa une patte autour de ses épaules.

- Je resterai.

Derrière elles, le soleil entra enfin par la lucarne, et toute la poussière du grenier se mit à danser dans la lumière.

Caroline ferma les yeux.

Tout au fond de sa poitrine, très loin, quelque chose bougea enfin.

Ce n'était pas *boum*. C'était plus lent et plus lourd. Cela venait de beaucoup plus loin, de tout au fond de son coeur.

Doum.

Caroline sursauta.

- Je ne connais pas ce bruit.

- Partons découvrir ce qu'il veut dire, répondit la Mort.



